

Taisez-vous, Marianne !

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 22

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les Ormonnens.

Si vous demandez aux habitants du Pays-d'Enhaut ce qu'ils pensent des Ormonnens, ils vous répondront, en hochant la tête: « Hum,... hum,... rien de bon. »

Ce sentiment est réciproque. Les habitants des Ormonnens ne sont guère mieux disposés à l'égard de leurs voisins du Pays-d'Enhaut.

L'animosité est très ancienne et le temps n'a pu en avoir raison, bien que, aujourd'hui, les causes qui l'ont provoquée n'existent plus guère.

Le doyen Bridel, qui, on le sait, a été longtemps pasteur à Château-d'Ex, n'avait pas épousé les ressentiments de ses paroissiens. Dans son *Conservateur suisse*, il a rendu un égal hommage aux mérites des deux petits peuples. Voici, entr'autres, ce qu'il disait des Ormonnens:

« Les Ormonnens ont un génie naturel qui ne demande qu'à être développé par l'éducation; ils peuvent citer dans les sciences les deux frères Allmand, savants distingués, morts, l'un professeur de physique à l'Université de Leyde, l'autre, professeur de grec à l'Académie de Lausanne. Ce même génie les ferait avancer dans les arts, s'ils en avaient les moyens; on en peut juger par quelques artistes, élèves de la simple nature, et qui n'ont eu d'autres maîtres qu'eux-mêmes, tel qu'un Jaquetod, qui, sans apprentissage, imitait toute espèce d'ouvrages de mécanique; un Duperuis, né en 1736, qui se fit tous les outils de tourneur, d'horloger, de coutelier, de fondeur, d'armurier; tour à tour, il reliait des livres, il fabriquait des violons, il établissait des horloges d'église; à peine âgé de 14 ans et sans être jamais sorti de ses montagnes natales, il construisit une pendule en bois, où deux boucs se dressaient pour frapper avec leurs cornes les heures sur le timbre; bientôt après il en fit une autre qui marquait avec précision le lever et le coucher du soleil; cet homme intéressant périt en 1798, de l'éclat d'un fusil qui sauta dans ses mains.

» Le fond du caractère des Ormonnens est l'énergie; ils y joignent de la finesse et de la gaieté et ressemblent beaucoup aux Appenzellois par l'originalité et l'à-propos de leurs réparties. Un exemple sur cent: des voyageurs abordent sur le soir une jeune Ormonnenche qui gardait des vaches et s'informent à quelle distance ils sont de l'auberge de la Combballaz; la bergère le leur apprend et ajoute: « Vous me semblez bien fatigués; d'où venez-vous donc aujourd'hui? — De Constantinople, dit l'un d'eux. — Il paraît, reprit-elle, que ces messieurs sont partis de grand matin. » Et elle leur tourna le dos.

» Comme tous les montagnards, ils sont naturellement curieux et grands questionneurs; mais on peut à son tour les questionner à son aise. Let leurs réponses sont en général sensées et spirituelles. Quelques-uns sont très soupçonneux à l'égard des étrangers qui sortent un crayon pour faire un dessin ou prendre des notes; ils les regardent comme des espions.

» Comme ils sont fort religieux, ils conservent quelques cérémonies utiles, que la Réformation a peut-être proscrites mal à propos. Ainsi, dans leurs enterrements, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre, ou plutôt une exhortation morale aux assistants, et qui les remercie de l'amitié qu'ils ont portée au défunt, avec prière de la conserver à sa famille. J'ai entendu quelques-uns de ces discours, et ils m'ont paru marqués au coin du bon sens, de la reconnaissance et de la piété. La bière arrive jusqu'à la porte du cimetière sur un traineau (*luge*) attelé d'un cheval, ou d'une jument qui ne doit point être pleine; les femmes, vêtues de noir, avec un couvre-chef blanc, font partie du convoi; celles qui ont des nourrissons les portent au bras et les allaitent au bord de la fosse; tableau frappant dans lequel se confondent les idées de vie, de mort, de renaissance; où la génération qui finit fait place à celle qui commence.»

Que le contact des étrangers, toujours plus nombreux dans cette belle vallée, ait fait disparaître quelques-unes de ces curieuses coutumes, cela n'a rien de surprenant, mais le caractère des Ormonnens a certainement gardé une bonne part des mérites dont parle le doyen Bridel. Il n'est pas possible que son tenace ressentiment contre ses voisins du Pays-d'Enhaut soit tout ce qu'il reste à l'Ormonnens de l'héritage du passé.

Taisez-vous, Marianne!

Dans le train de Lausanne à Saint-Maurice, troisième classe. Deux voyageuses se font vis-à-vis. L'une est une grosse dame qui trône entre des sacs de nuit, si bien que les trois places de la banquette sont encombrées par ses bagages et par ses formes opulentes, rebondissantes et envahissantes. Sa large figure blême, aux lèvres minces, n'a rien d'aimable. C'est une personne de mauvaise graille, comme on dit. La jeune fille qui est assise en face d'elle est sa bonne, cela se voit à son tablier blanc et à l'air d'oiseau effarouché qu'elle prend chaque fois que tombe sur elle le regard impérieux et furieux de la dame aux sacs de nuit.

Deux créatures aussi dissemblables ne sont pas faites pour s'entendre; aussi pendant longtemps n'échangent-elles aucune parole. De temps en temps cependant, la bonne lance sur sa maîtresse un coup d'œil interrogateur et entrouvre les lèvres, comme poussée par un irrésistible besoin de causer. Mais la grosse dame ne bronche pas; elle ne devine pas l'agitation intérieure de la jeune fille ou dédaigne d'en connaître les causes.

— Où allons-nous, madame?

Cette question est partie tout d'un coup, comme un pétard. On sent au ton dont elle l'a prononcée que la bonne a surmonté sa timidité, qu'elle exige une réponse et qu'elle est résolue à tenir tête au besoin à sa maîtresse. Celle-ci le comprend parfaitement; aussi,

comme toutes les natures despotiques, fléchit-elle devant cette attitude décidée.

— Je vais à Lavey-les-Bains pour mes rhumatismes, répond-elle. Et vous, Marianne, vous descendrez à Bex, où vous attend ma sœur. Elle est sans domestique maintenant. Vous demeurerez chez elle durant les vingt jours de ma cure. Je ne puis, vous vous en doutez bien, vous laisser pendant ce temps toute seule dans mon appartement de Lausanne. Vous me brûleriez au fourneau-potager le triple de gaz qu'il n'est nécessaire.

— J'aurais pu aller à Lonay, chez ma mère, qui ne se porte pas très bien ces temps...

— Oui, je connais ça, à des moments donnés on a toujours sa mère malade.

— Ce que je vous dis est la vérité, madame, je vous prie de le croire.

— C'est bien, Marianne. Maintenant taisez-vous.

Après une longue pause, la petite bonne ouvre de nouveau le bec.

— Elle est dans votre genre, votre sœur?

— Que voulez-vous dire, Marianne?

— Je voudrais savoir si votre sœur a le même caractère que vous.

— Marianne, vous êtes incorrigible: combien de fois ne vous ai-je pas dit de m'adresser la parole à la troisième personne!

— Eh bien, la sœur de madame est-elle comme madame?

— Vous êtes bien curieuse... Mais passons...

Si vous possédiez seulement la centième partie de mes connaissances, vous sauriez qu'il n'existe nulle part deux êtres tout à fait pareils. Ma sœur me ressemble au physique; nos caractères, en revanche, sont des plus différents. Elle est d'une excessive rigidité de principes; jamais je ne l'ai vue rire; on la dit un peu tyrannique, mais c'est un tyran qui ne veut, au fond, que le bonheur d'autrui.

— Madame...

— Marianne, taisez-vous!

Nouveau silence. Madame baisse les paupières et pince les lèvres. Ses étroites narines semblent aussi être closes. La lune a plus de relief que n'en montre en ce moment ce disque de pâte blanche. Marianne, elle, est plongée dans des réflexions profondes. Mûrit-elle quelque plan? Si oui, il ne doit avoir rien de lugubre, car ses yeux s'allument d'une lueur de malice et un sourire léger court sur ses lèvres.

« Roche! crient les employés à un arrêt du train, Roche! Roche! »

— Madame...

— Taisez-vous! vous dis-je.

Sans se soucier de cette injonction, la bonne reprend:

— Combien y a-t-il encore de stations d'ici à Bex?

— Deux, Aigle et Ollon-St-Triphon.

— Merci, madame.

— Madame?

— Qu'est-ce encore? Vous êtes insupportable, Marianne, avec vos interminables questions!

— Je vous demanderais la permission de descendre à la prochaine gare.

— Il ne manquerait plus que ça !

— Il faut que je rentre à Lausanne, madame.

— Et peut-on savoir la raison d'une aussi sottise fantaisie ?

— Je dois réparer un oubli.

— Vous avez donc négligé, comme toujours, de secouer les paillasons du corridor ?

— Madame...

— Ou bien, vous n'avez pas frotté la poignée de la porte d'entrée... Vous êtes bien toujours la même, mais je vous pardonne pour cette fois, à cause de la fièvre où a dû vous mettre notre départ.

— Il ne s'agit ni de la poignée ni des paillasons.

— Expliquez-vous donc, sphynx apocalyptique... oui, oui, apocalyptique ! je ne retire pas le mot.

— Comme il vous plaira... Je tiens seulement à vous faire remarquer que tant que je ne suis pas à Lausanne, votre...

— La troisième personne ! Marianne.

— ... Tant que je ne suis pas à Lausanne, le bec à gaz de madame brûle au fourneau de madame, dans la cuisine de madame.

— Ciel ! malheureuse.

— J'ai oublié de le fermer ce matin, après avoir préparé le chocolat de madame.

— Au prix où est le gaz !... Marianne, vous m'avez porté un coup... Vos défauts me sont connus, mais jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faute... Vous finirez mal, Marianne... Tenez, voici la clef de l'appartement, descendez à Aigle et rentrez à Lausanne par le prochain train. Il va sans dire que je retiendrai sur vos gages et le prix du voyage et le prix du gaz.

— C'est bien ainsi que je l'entends... *Entre ses dents* : Mais la sœur de madame n'aura pas la bonne de madame. V. F.

Le nez en photographie.

Avez-vous songé, en vous faisant photographe, à bien recommander votre nez au photographe ?

C'est pourtant là une élémentaire précaution. Suivant la forme des nez — il en est de camus, de corbins, de sinueux, de faussés, de tronqués, de déviés, en massue, en poire, en lorgnette, en lame de rasoir, en pied de marmite, ceux où il pleut dedans, etc. — La pose doit se modifier.

Un professeur de photographie donne, à ce propos, aux amateurs, des conseils formels.

« Pour les nez camus, c'est-à-dire pour ceux dont l'extrémité se relève et qui montrent d'une façon désagréable les trous béants des narines, on les rend acceptables en plaçant le point de vue haut.

La chambre noire, placée à peu près à la hauteur du sommet de la tête du modèle, plonge sur son visage.

On s'aide de la bascule, dans ce cas, pour la mise au point exact.

Avec les gens au nez acquin ou nez crochu, en forme de bec d'aigle, au contraire, on prendra un point de vue bas.

Pour les nez longs et gros, enfin, il faut faire la mise au point très exactement en avant de la pointe du nez.

Quant aux autres cas, ils se greffent tous sur ces trois principes. »

Au reste, quand le cas ne se « greffe » pas suffisamment ou que le client a, pour une raison ou pour une autre, perdu son précieux appendice nasal, il reste toujours, au praticien habile, la ressource de le photographier de dos.

Un oubli de M. le pasteur.

Feu le pasteur Panchaud était, on le sait, un prédicateur des plus éloquents. Jamais il ne connut l'infortune de prêcher devant des bancs vides ; mais, comme il arrive en toutes choses, ses sermons n'étaient pas tous également bons, et il était le premier à le reconnaître. Un jour de grande fête religieuse, il avait été appelé à officier dans un village. Cette fois, il se surpassa. L'église était comble et il eut bientôt cette joie de l'orateur qui se sent en contact étroit avec chacun de ses auditeurs. Tout le monde était électrisé par sa parole vibrante et communicative. A la sortie de l'église, les membres du conseil de paroisse, le syndic, le juge de paix, les assesseurs et leurs « dames » l'attendirent pour le remercier et le féliciter.

— Monsieur le pasteur, dit un doyen d'église, votre sermon est le plus beau qui ait jamais été prêché chez nous ; et je puis vous assurer, sans me vanter, que je m'y connais un peu, car je ne manque pas un culte.

— Vous devriez nous faire l'honneur, monsieur le pasteur, dit un autre notable, de venir plus souvent chez nous.

— Permettez-moi, ajouta le député de l'endroit, de vous dire aussi combien j'ai été heureux de vous entendre, et vous pouvez croire à la sincérité de mes paroles, car je ne passe pas pour un pilier d'église. Ce qui me plaît surtout dans vos sermons, c'est qu'ils sont courts.

Une dame tout de noir vêtue s'approcha. « Puis-je, monsieur le pasteur, vous exprimer aussi mon sentiment ? Votre allocution m'a fait beaucoup de bien et je suis persuadée que vous êtes allé au cœur de chacun de nous. Cependant, souffrez que je vous dise le fond de ma pensée : si je me suis sentie réconfortée par vos pieuses paroles, cela n'a pas été à un degré aussi intense que je me le promettais. Il me manquait quelque chose, à moi comme à vous ; je ne voyais pas... Mais je me permets là des réflexions bien déplacées... Pardonnez-moi, monsieur le pasteur... »

— Dites, chère madame, dites tout ce que vous avez sur le cœur, je vous en serai infiniment reconnaissant.

— Eh bien, si votre sermon ne m'a pas touchée autant que je l'eusse voulu, c'est que...

— C'est que ?

— C'est que vous aviez oublié votre rabat.

Bourtin et le rioutès.

« Pourrétà n'est pas vice », s'on dit. Bin oi ! C'osse est bin veré, mà y'ein a d'autro que diont assebin que l'« ardeint ne fâ pas lo bounheu ». L'est bin lo diabllio se ne lo fâ pas !

Vouaiti-vai dè cliào pourrès diabllio, qu'ont 'na muta d'einfants, que s'escormantsont d'allà decé delé ein dzornâ po affanâ dou francs cinquante à trâi francs per dzo, et que pas petou à l'hotò dussont bailli tant po 'na metse dè pan, tant po de la sau, tant po c'osse, tant po cein et se lo bouébo a onco fauta dè n'historie bibliqua po l'écoula, vouaiquie lè trâi francs nettéyi et polis sein que lo père aussè pu pi s'accordâ quartetta.

Vouaiti-vai assebin dè cliào retsâ qu'ont tot à lào potta, que poivont fèrè coumeint volliont, que se font menâ ti lè dzo ein cariole, que n'ont min dè cousins que n'âlli tère lào mounia à la banqua et que ne battont pas lo coup ; n'ia-te pas oquie à derè ? Oi ma fai ! Lo mondo est mau partadzi s'on vâo ; lè z'ons ont tot et dâi z'autro rein : mà que volliâi-vo ? c'est dinse fé et on ne pào pas l'âi tsandzi pi 'na brequa. Feinameint cliào qu'ont prâo, qu'ont tot à remeille-mor, devétriont ère on bocon plie chrètiens avoué lè pourro, lào z'aïdhi, lào fèrè ser-

viço et se l'on fauta d'on coup dè man, ne jamé sè teri ein derrâi et dinse on ne verrâi pas mé cliào anarchistes tsampâ dâi fougasses, tiâ lè râi et cliào que sont hiaut plliaci et fèrè châtôtâ à la dynamita lè palais, kâ nion cein, cein ne lào sai dè rein ; lo mondo est quie et restèra adé quie.

Bourtin était on pourro diabllio qu'avâi houit z'einfants et quand on a dinse atant dè marmaille, s'agit pas dè fèrè la tséropa po tot cein maintenant et poi niâ lè dou bets.

C'ètai d'ailleu on boun'ovrà que tsacon amâvè avâi ein dzornâ ; la né, quand rarevâvè à l'hotò, fabrequavè dâi croubelhiès, fasâi dâ panâi et totès sortès dè bougréri que l'âi rapportâvè adé cauquies ceintimes. La demein-dze matin, sè lèvâvè dèvant dzo et partessâi à la pète et rapportâvè adé cauquies livrès dè bolliats àobin dâi motâilès que sa fenna allâvè reveindrè sâi ào cabaret, sâi ào tsatè io saviont que l'amâvont lo pesson.

Dèvant lè messons l'allâvè queri pè lè bou dè la coudra dâo savougnon et dâi lantannès po fèrè dâi rioutès que reveindâi assebin à cliào qu'ein aviont fauta.

Coumeint vo vaidès lo gaillâ savâi se reveri et dinse lo pan ne manquâvè quasu jamé à l'hotò.

On dzo que l'ètai zu offri dâi rioutès à l'onclio Dzaquie-Louis Bédây, on bon paisan, stusse l'âi fe :

— Que vâo-tou que ye fasso dè tè rioutès, mon pourro Bourtin, se y'ein è fauta sti an, ye pu allâ ein fèrè copâ tant que voudrè su mon bou dâi Croupettes ; y'ein a prâo lé !

— Vo craidè, l'onclio Dzaquie, l'âi repond Bourtin, vo ne sariâ jamé fottu de l'âi ein trovâ pi iena, kâ lè tot tenu hiar matin voutron bou. *

Choses et autres.

Un bal manqué. — Dans la commune de X., après chaque fête de tir, il est convenu qu'on dansera. La population féminine de la localité et des villages voisins s'en réjouit longtemps à l'avance : c'est son droit.

Aussi, cette année même, au moment de la distribution des prix, dames et demoiselles sont-elles accourues, en costumes blancs ou roses, pimpantes et coquettes, pour entendre proclamer les résultats de la journée et valser ensuite au son des cuivres requis pour la circonstance.

Et maintenant, le secrétaire de la société de tir, grave et digne, indique à haute voix les noms des tireurs heureux, en leur faisant remettre les objets conquis par leur adresse. Un cordonnier a gagné l'unique rateau qui figure dans la collection des prix, d'autres reçoivent des seaux, des boîtes à sel, des paniers, des instruments agricoles, toutes choses utiles et choisies avec un discernement parfait.

La liste des gagnants étant épuisée, le bal va commencer et les danseuses, dont les yeux brillent d'impatience, n'attendent plus que les invitations d'usage.

Mais les membres du comité se gardent bien de dire qu'ils ont convoqué les musiciens le matin même et n'ont vu arriver qu'un seul artiste, muni de son *bombardon*, insuffisant pour produire une mélodie quelconque. L'instrument est là, suspendu à une cheville, en attendant. Si l'on avait eu au moins un accordéon, un harmonica, quelque chose enfin qui permit de marquer la mesure, mais rien de rien.

Les dames, étonnées, se regardent, échan- gent des propos peu flatteurs pour les hommes qui pénètrent dans l'auberge communale, se moquant de la danse, au fond, puisqu'ils sont sûrs que le nouveau reste de bonne qualité.

Dans une salle particulière, le comité s'est réuni et discuté. Il faut dégommer ce président